

« La fabrique du récit »  
atelier animé par Jean-Marie Laclavetine  
printemps 2019

# Sommaire

## • Monique Clesca

<i>La clé</i>	p. 5
<i>Vite, vite</i>	p. 7
<i>Le tableau</i>	p. 9

## • Nicolas Havouis

<i>Rupture</i>	p. 13
<i>Bistrot</i>	p. 15

## • Carine Larretgère

<i>À mon seul désir</i>	p. 23
<i>Data - Rupture(s)</i>	p. 27
<i>La piscine</i>	p. 31

## • Évelyne Lévy

<i>Fuego de tango</i>	p. 35
<i>Un crime</i>	p. 39
<i>À mon seul désir</i>	p. 43

## • Marie Miquel

<i>Une vie nouvelle</i>	p. 47
<i>Obsession</i>	p. 49
<i>Aux cycles Brécourt</i>	p. 51
<i>L'homme au casque d'or</i>	p. 57

## • Marine Paris

<i>Vite, vite</i>	p. 59
<i>Le camp des baobabs...</i>	p. 61
<i>La Joconde</i>	p. 67

## • Delphine Trouillard

<i>Le couteau turc</i>	p. 71
------------------------	-------

# La clé

Monique Clesca

Sa jupe, longue, droite, d'un noir délavé, cachait tout des jambes qu'elle aimait tant montrer quand, perchée dans des escarpins colorés, elle pirouettait au rythme de ses salsas préférées dans les boîtes cosues de Pétion-Ville, ou quand, bien plus jeune, elle arpentait les toutes petites rues en pierre d'Okay avec toute la fougue de sa jeunesse. Des cheveux blancs, élégamment coiffés, caressaient ses épaules, mais quelques franges dépassaient son sourcil droit, on aurait dit un nuage pour cacher sa détresse, comme si elle était une misérable imperfection du ciel. C'est qu'elle avait vécu des misères, cette femme à la longue jupe, ou du moins c'est ce que les vieilles dames racontaient. Elles disaient à personne et à tout le monde, même à ceux qui ne voulaient pas les entendre, comme moi : « Ah, Annabelle Voltaire que vous voyez là, elle a monté le ciel par dos. » Mais quand je l'ai croisée pour la première fois le mois dernier, par pur hasard, au moment où elle quittait une clinique dentaire, elle pleurait, ou du moins c'est ce que j'ai pensé à toute première vue. Mais c'était bien un petit fleuve translucide qui coulait de son œil droit, et j'ai compris que cet œil droit était peut-être la clé de ses misères. Où étaient-ce plutôt les jambes interminables qu'elle cachait sous cette jupe ?

# Vite, Vite

Monique Clesca

La nouvelle de sa mort a couru vite, vite, on aurait dit un éclair, à travers tous les petits sentiers et ruelles en terre battue qui serpentaient le haut et le bas des montagnes parsemées de majestueux pins et d'eucalyptus centenaires. Elle a traversé les longues vallées, les plaines fertiles et les minuscules pâturages, provoquant le bêlement de quelques chèvres. Elle était accompagnée de la rumeur que c'était son épouse qui l'avait tué. En ce début d'après-midi morne de novembre, sous un voile gris et blanc qui semblait dire que même le ciel était triste, cette rumeur avait envahi ce petit bout de pays allant de la capitale aux provinces, arrivant jusqu'au village Grands-Plateaux où il avait son domaine. Annabelle Voltaire, enveloppée d'une fine brume parfumée de citronnelle, était à mille lieues de ce tumulte national puisqu'elle s'était réfugiée dans le monde de ses rêveries et de ses fantômes, étant elle-même bien plus triste que le ciel suite à la mort de son mari. Dans son silence, elle s'est souvenue des paroles du curé, prononcées la dernière fois qu'elle avait été à l'église pour les funérailles d'un ami : « Les vivants souffrent autant que les morts. » Ils étaient ensemble quand peu de temps après avoir ingurgité la soupe de potiron traditionnelle qu'elle lui a servie, le colonel Jules Volages, son époux de vingt ans, admiré par ses fidèles frères d'armes et aimé par ses ravissantes maîtresses, s'est effondré sur le plancher en cèdre huilé de la salle à manger. Quelques minutes plus tard, il s'est retrouvé parfaitement mort dans les bras d'Annabelle. Mais, au fond d'elle-même, et malgré ses frémissements incessants depuis, rien ne pouvait démentir son ultime conviction que c'était pour le mieux. Pour lui. Pour elle. Pour leur jeune fils Socrate. Après tout, elle ne cherchait qu'à assurer à tout prix sa propre survie – réflexe appris de lui – absolument nécessaire dans ce pays aussi solaire que mystérieux où les dieux boivent du rhum. Voilà qu'elle en était devenue une veuve noire. Comme les veuves noires et les mantes religieuses, Annabelle Voltaire faisait partie de ces espèces qui survivaient avec ce fascinant mélange de prédation, voracité, sublimation et beauté terrassante.

# Le tableau

Monique Clesca

Quand j'ai appris la nouvelle, j'étais assise toute tranquille, attendant mon tour dans mon coin habituel de *Chez Soledad*. Je portais des lunettes de soleil pour cacher mes yeux fatigués et mes cheveux étaient ramassés sous une casquette bien vissée sur la tête. Je m'apprêtais à être comme un tableau au musée entendant les commentaires des visiteurs puisque je savais bien que tout se dit et s'entend au salon de coiffure, soit de la shampooing-girl, soit de la manucure ou des autres clientes. Pourtant en entrant *Chez Soledad* ce matin maussade sous une fine pluie, je ne m'attendais pas à cette annonce.

De mon siège, j'écoutais les voix aiguës de deux femmes rivaliser avec la bachata qui résonnait du haut-parleur et remuait doucement mes reins malgré moi.

« Cette fois-ci, Jules n'a rien dit à Annabelle. Elle n'en sait strictement rien », la femme mince aux grands rouleaux métalliques conta à sa voisine en ricanant d'un surplus de plaisir.

« Madouce m'a dit qu'il comptait quitter Annabelle pour l'épouser », lâcha l'autre, très ronde avec des joues épaisses et une multitude de mèches enroulées dans du papier aluminium qui la faisait ressembler à une créature de la planète Mars.

« Madouce rêve. Le Colonel ne quittera jamais Annabelle, puisqu'elle accepte toutes ses infidélités », répondit la femme aux rouleaux métalliques, plus comme une mise en garde qu'un partage d'information.

De Madouce Laforest, je savais beaucoup. Madame Générale comme on la surnommait à cause de son goût militaire, avait l'allure d'une femme gourmande, comme Haïti sait si bien les faire. Elle était une blonde tropicale, car toute femme de couleur noire avec des cheveux blonds qu'ils soient naturels, teintés ou artificiels en était une dans ce pays qui pratiquait l'art de simplifier les choses. Sa cinquantaine très féminine et son visage dénué de toute ride montraient clairement qu'elle était incapable de vieillir. Sa beauté épatait et je me demandais pourquoi le Bon Dieu n'était pas plus juste, puisque rien n'expliquait pourquoi Madouce était si belle et d'autres si laides. Ce qui la distinguait, c'étaient

ses seins arrogants perchés bien en dessus de sa taille de guêpe et son faible pour les jeunes gars qui la faisaient virevolter tous les mercredis soir sur la piste de danse du Club européen. Son parfum Shalimar lui donnait l'odeur de ma mère, ce qui la rendait sympathique à mes yeux. Une fois, je l'avais entendue dire à sa shampooing-girl : « Assure-toi toujours d'avoir tes propres revenus, c'est la garantie de ton indépendance. » Ce côté donneur de conseils aux jeunes femmes sans condescendance aucune m'avait séduite parce que chacune d'elles voulait être la femme d'un général en sautant toutes les étapes de femme de soldat, femme de sous-officier, ou femme d'officier. L'ascension rapide était de mise pour ces jeunes filles délicieusement belles, sans diplôme et sans plan de carrière autre qu'attraper un homme, préférablement fortuné. Madouce, elle avait ses diplômes supérieurs, gérait une grande entreprise d'import-export, en plus d'être l'épouse d'un général – tout un symbole s'il y en avait un. Quelques mois plutôt, son mari avait été victime d'une mort ridicule pour un général : une crise cardiaque, prouvant ainsi que la lutte pour un cœur sain était devenue le seul champ de bataille des généraux de l'armée. Jules était accablé de peine car le général François Laforest avait été l'un de ses enseignants préférés à l'Académie militaire et jouissait de sa très haute estime.

Les femmes de Chez Soledad continuaient de parler en portant leurs demi-tasses de café à leurs lèvres, mais leurs voix arrivaient à moi comme le vent qui précède un cyclone tropical avec un sifflement d'une douceur violente et intolérable, annonciateur simplement d'une catastrophe. Je voulais partir mais je sentais que la chaise sur laquelle j'étais assise avait pris le large, me laissant en animation suspendue, comme si je regardais un film dans lequel je tenais le rôle principal sans avoir assenti à ma participation. Je pensais que c'était absurde que deux clientes d'un salon de coiffure parlent de moi, de mon mari et de sa supposée maîtresse, surtout que j'aurais infiniment préféré être le tableau qu'on apprécie et non celui à qui on assène des coups sans même l'avoir regardé. J'ai bâillé moins par fatigue que par manque d'oxygène, mais je ne pouvais pas me lever. Mes jambes m'en empêchaient.

Depuis mes noces avec Jules, chaque matin à cinq heures en quittant la maison, il me faisait un baiser, et en rentrant chaque soir à dix-neuf heures, il m'en faisait un autre – c'était un rituel. Bien sûr, certains soirs il ressortait voir des amis, ou allait jouer au bésigue avec d'autres. Il avait amplement le temps, s'il le voulait, pour des indiscretions, des infidélités, des trahisons. « Une femme ne peut jamais avoir confiance

totale en un homme », me disait ma mère depuis mon adolescence. Mais je le savais au travail, avec ses troupes dans leur caserne, pas avec des femmes et encore moins dans leur lit, même quand je savais que mon mari était beau, avec ses yeux lumineux comme ceux d'un enfant qui demande silencieusement de l'affection.

Tout ceci me paraissait comme un lointain souvenir quand j'ai décidé de quitter le tableau en me levant lentement, et d'un pas décidé, me suis dirigée vers les deux femmes. « Bonjour, mesdames. Vous avez raison : Jules ne me quittera jamais. » Elles n'ont pas attendu mon départ pour détourner leurs regards stupéfaits vers le sol, comme si ma parole avait déclenché la baisse d'un rideau de scène.